

comme l'homme le plus propre à achever la conquête du pays (20).

Les nouvelles recrues parvinrent aisément à Tezcuco, les communications avec Villa-Rica étant alors ouvertes et entièrement libres. On comptait parmi les arrivants plusieurs cavaliers de marque, entre autres, Julien de Alderete, trésorier royal, envoyé pour surveiller les intérêts de la couronne.

Il y avait aussi un moine dominicain, porteur d'une quantité de bulles du pape et offrant des indulgences aux personnes engagées dans la guerre contre les infidèles. Les soldats s'empressèrent de se munir des bonnes grâces de l'Église, et le bon père eut la satisfaction d'échanger ces denrées spirituelles contre les trésors plus substantiels des Indes, qu'il emporta en Europe au bout de quelques mois (21).

(20) Cortés parle de ces vaisseaux comme étant venus à la même époque, mais il ne dit pas de quel endroit. (*Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 216.) Bernal Diaz ne parle que d'un vaisseau et dit qu'il était venu de Castille. (*Hist. de la conquista*, cap. 143.) Mais le vieux soldat écrivait longtemps après les événements qu'il rapporte, et il est possible qu'il ait confondu le véritable ordre des choses. Il n'est guère probable qu'un renfort si important fût arrivé d'Espagne, lorsque Cortés n'avait pas même encore reçu la sanction royale, qui pouvait seule décider les aventuriers de la mère patrie à s'enrôler sous sa bannière.

(21) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 143. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 21. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 4, cap. 6.

CHAPITRE III.

SECONDE EXPÉDITION POUR RECONNAÎTRE LA CAPITALE.

— ENGAGEMENTS DANS LA SIERRA. — PRISE DE CUERNAYACA.

— COMBATS A XOCHIMILCO. — DANGER AUQUEL ÉCHAPPE CORTÉS.

— IL ENTRE A TACUBA.

1521.

Le secours déjà donné aux habitants de Chalco se trouva si peu efficace, que de nouveaux envoyés de cette ville arrivèrent bientôt à Tezcuco. Ils apportaient une carte hiéroglyphique sur laquelle étaient dépeintes plusieurs forteresses de leur voisinage, où les Aztèques tenaient garnison et d'où ils les inquiétaient. Cortés résolut cette fois d'agir en personne, et de balayer si bien le pays, que Chalco pût jouir enfin d'une sécurité complète. Ce n'était pas le seul but de son expédition; il se proposait encore, avant de retourner, de faire le tour des grands lacs, et de reconnaître le pays situé au sud de ces lacs, comme il avait déjà fait pour le pays situé à l'ouest. Dans le cours de sa marche, il avait l'intention de diriger ses armes contre quelques-unes des places fortes dont les Mexicains pouvaient espérer du secours pendant le siège. Deux ou trois semaines devaient s'écouler encore avant l'achèvement des brigantins, et quand bien même l'expédition ne devrait pas avoir d'autres résultats, il importait de fournir une active occupation aux troupes, dont la turbulence pouvait dégénérer en mécontentement, au milieu de la monotone existence d'un camp.

Cortés prit pour cette expédition trente cavaliers et trois cents fantassins espagnols, avec un corps considérable de guerriers tlascalans et tezeucans.

Il laissa le reste de la garnison sous les ordres du fidèle

Sandoval, qu'il chargea de surveiller, conjointement avec le chef ami de Tezucos, la construction des brigantins, et de les protéger contre les attaques des Aztèques.

Le 5 avril, il se mit en marche, et le lendemain il arriva à Chalco, où il fut rejoint par un grand nombre des chefs confédérés. Avec l'aide de ses fidèles interprètes, Doña Marina et Aguilar, il leur expliqua l'objet de l'expédition actuelle. Il leur déclara qu'il avait résolu de bloquer Mexico, et les pria de le seconder avec toutes leurs forces. Les chefs indiens le lui promirent de grand cœur, et il reçut bientôt une preuve de leur bonne volonté dans les renforts qui le rejoignirent en marche, renforts plus considérables, d'après le récit du chroniqueur de l'armée, que toutes les forces qui avaient suivi jusqu'ici sa bannière (1).

Les troupes se dirigeant vers le sud, après avoir quitté Chalco, pénétrèrent dans les sauvages défilés de la sierra, dont les pics hérissés entouraient cette belle vallée d'une formidable palissade, et qui renfermait elle-même dans ses escarpements raboteux plus d'un verdoyant et fertile pâturage. Lorsque les Espagnols eurent franchi ses gorges profondes, leur route côtoya de temps en temps la base de ces énormes rochers, au sommet desquels les Indiens avaient bâti leurs villes, comme les peuples d'Europe au temps de la féodalité. Rien de plus pittoresque que ces citadelles aériennes; mais cette position même indique une absence de sécurité qui doit nous faire beaucoup moins regretter cet ornement des paysages dans notre pays plus heureux.

Les habitants de ces hauteurs profitaient de leur situation pour faire pleuvoir les pierres et les traits sur les troupes, pendant qu'elles défilaient dans les passes étroites de la sierra. Bien que grandement incommodé par ces hostilités

(1) « Viniéron tantos, que en todas las entradas que yo auia ido, despues que en la Nueva-España entré, nunca vi tanta gente de guerra de nuestros amigos, como aora fuéron en nuestra compañía. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 144.

incessantes, Cortés poursuivit sa route jusqu'au pied d'un rocher fortifié, occupé par une forte garnison d'Indiens. Il y fut si maltraité, qu'il crut devoir châtier les agresseurs, sous peine de perdre la bonne opinion des alliés. Il ordonna donc de faire halte dans la vallée, et détacha un petit corps de troupes légères pour tenter l'escalade, tandis qu'il restait avec le gros de l'armée, afin de prévenir toute surprise de l'ennemi.

La partie inférieure de l'éminence rocheuse était si escarpée, que les soldats eurent toutes les peines du monde à la gravir, en s'aidant des mains et des genoux. Mais lorsque, parvenus plus haut, ils furent complètement exposés à la vue de la garnison, les Indiens roulèrent contre eux d'énormes blocs de roches qui, bondissant sur les talus et se brisant en éclats, écrasaient les assaillants et les mutilaient d'une manière affreuse. Ils n'en poursuivirent pas moins leur difficile entreprise, profitant tantôt de quelque ravin creusé par un torrent d'hiver, tantôt s'abritant derrière une roche en saillie, ou quelque arbre dont les racines s'étaient accrochées aux crevasses de la montagne; mais tout cela fut en vain. A peine se montraient-ils de nouveau, que l'avalanche de pierres grondait sur leurs têtes. L'acier des casques et des cuirasses était une faible défense. Tous les assaillants furent plus ou moins blessés, et huit d'entre eux furent tués sur la place, perte difficile à réparer pour une si petite troupe; — enfin le brave enseigne Corral, qui marchait en avant, vit sa bannière déchirée en lambeaux (2). Cortés alors, convaincu de l'inutilité de l'attaque, du moins sans de plus grandes pertes qu'il n'en pouvait supporter, ordonna la retraite. Il était temps; car un corps considérable d'Indiens était en marche à travers la vallée, pour fondre sur lui.

Sans attendre leur approche, Cortés, après avoir retormé sa petite armée, se mit à la tête de la cavalerie, et piquant

(2) « Todos descalabrados, y corriendo sangre, y las venderas rotas, y ocho muertos... » Bernal Diaz, *ubi sup.*

des deux, se porta hardiment à la rencontre de l'ennemi. En plaine, les Espagnols se retrouvaient sur leur terrain. Les Indiens, incapables de soutenir leur choc furieux, furent bientôt rompus et refoulés. Leur retraite se changea en déroute; les fougueux cavaliers leur passaient au grand galop sur le ventre, ou les perçaient de leurs longues lances, car ils avaient un récent échec à venger. La poursuite dura plusieurs milles, jusqu'à ce que l'agile ennemi se fût réfugié dans les solitudes escarpées de la sierra, où les Espagnols ne se soucièrent pas de le suivre. Il faisait une chaleur étouffante; et le pays étant presque entièrement dépourvu d'eau, les hommes et les chevaux eurent beaucoup à souffrir. Avant le soir, on atteignit toutefois un lieu ombragé de mûriers sauvages, où quelques sources avares offrirent un faible soulagement à l'armée.

Près de ce lieu, un autre pic de la sierra était occupé par une garnison plus forte que celle devant laquelle Cortés avait échoué le même jour, et à peu de distance s'élevait une seconde forteresse à une plus grande hauteur encore, mais beaucoup moins considérable. Elle était aussi défendue par un corps de guerriers qui, aussi bien que ceux de l'autre rocher, manifestèrent aussitôt leurs dispositions hostiles en lançant des traits. Cortés, brûlant de réparer la disgrâce du matin, ordonna l'attaque de la plus grande forteresse, dont l'approche semblait la plus praticable; mais deux assauts donnés avec une grande hardiesse furent repoussés avec perte pour les assaillants. Les flancs du rocher avaient été taillés et polis artificiellement, de manière à augmenter les difficultés naturelles de l'escalade. La nuit commençait à tomber, et Cortés rallia son monde dans le bois de mûriers où il établit son bivouac pour la nuit, profondément affligé d'avoir essuyé deux échecs en un même jour.

Pendant la nuit, la garnison indienne qui occupait la hauteur voisine rejoignit l'autre garnison pour l'aider à repousser l'attaque qui, selon toute apparence, serait renouvelée le lendemain matin. Le général espagnol ne s'aperçut pas plus

tôt de cette manœuvre au point du jour, qu'il la mit à profit avec son habituelle rapidité de coup d'œil. Il détacha un corps d'arquebusiers et d'arbalétriers pour occuper l'éminence abandonnée, se proposant, ce qui eut bientôt lieu en effet, d'attaquer l'autre en personne. La bannière de Castille ne tarda pas à flotter au haut du rocher, et le général conduisit aussitôt ses hommes à l'assaut. La garnison fit d'abord bonne contenance, mais le détachement posté sur la hauteur dirigea sur la forteresse un feu si bien nourri et si meurtrier, que les Indiens témoignèrent bientôt le désir de capituler (3).

En entrant dans la place, les Espagnols virent qu'une plaine de quelque étendue couvrait la crête de la sierra, et qu'elle était occupée non seulement par des guerriers, mais par des femmes avec leur famille et leurs effets. Les vainqueurs respectèrent les propriétés et les personnes. Cette modération, dont la nouvelle se répandit bientôt, décida la garnison indienne, qui avait opposé le matin du jour précédent une si vigoureuse résistance, à faire aussi sa soumission (4).

Après une halte de deux jours dans cette région isolée, l'armée se remit en marche, dans la direction du sud-ouest, vers Huaxtepec, la même ville qui s'était rendue à Sandoval, et où l'attendait l'accueil le plus amical. Le cacique donna une fête dans ses magnifiques jardins, que Cortés et ses officiers, qui les voyaient pour la première fois, comparèrent aux plus beaux

(3) Pour l'attaque des rochers, dont il est impossible de vérifier la topographie d'après les récits des conquérants, voyez Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 144. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 218-221. Gomara, *Crónica*, cap. 127. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 16-17. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 21.

(4) Cortés, d'après Bernal Diaz, ordonna aux troupes qui prirent possession de la seconde forteresse de ne pas toucher à un grain du maïs appartenant aux assiégés. Diaz, donnant à cet ordre l'interprétation la plus libérale, commença à charger ses *tamanes* de tout ce qui n'étant pas du maïs devait être un légitime butin. Il fut interrompu toutefois par le capitaine du détachement, au grand regret du vaillant chroniqueur. Bernal Diaz, *ubi sup.*

jardins de la Castille (5). De là, s'engageant toujours dans le labyrinthe des montagnes, Cortés traversa Jauhtepec et plusieurs autres villes abandonnées à son approche. Pour punir les habitants, qui avaient pris les armes et harcelaient les flancs et les derrières de l'armée, les Espagnols incendièrent les villes désertes.

Poursuivant leur route, marquée par l'incendie, les Espagnols descendirent la pente rapide des Cordillères, pente bien plus escarpée au midi que du côté de l'Atlantique. Un seul jour de marche suffit pour faire descendre le voyageur sur un niveau plus bas de quelques mille pieds que celui où il se trouvait le matin même, et pour le transporter ainsi en quelques heures à travers des climats qui diffèrent de plusieurs degrés de latitude. La route de l'armée traversait souvent de nombreux et vastes champs couverts de laves et de scories attestant le caractère volcanique de cette région; mais ce sombre spectacle était agréablement varié par de beaux gazons ou par des terrains d'une prodigieuse fertilité, comme si la nature cherchait à compenser par ces largesses extraordinaires la malédiction qui semblait s'être appesantie sur le pays. Après neuf jours de marche, les Espagnols arrivèrent devant la forte ville de Quauhnahuac ou de Cuernavaca, comme elle fut appelée plus tard par les conquérants (6). C'était l'ancienne capitale des Tlahuicas, et la ville la plus riche et la plus peuplée de cette partie du pays. Elle était tributaire des Aztèques, qui

(5) « Adonde estava la huerta que he dicho, que es la mejor que auia visto en toda mi vida, y ansi lo torno a dezir, que Cortés, y el tesorero Alderete, desqu eentonces la vieron, y passearon algo de ella, se admiraron, y dixeron, que emejor cosa de huerta no auian visto en Castilla. » Bernal Diaz, *loc. cit.*

(6) Ce nom indien barbare est torturé de toutes les manières par les vieux chroniqueurs. La ville reçut peu de temps après des Espagnols le nom de Cuernavaca, qu'elle porte encore sur les cartes modernes. J'ignore ce que peut vouloir dire Clavigero en faisant observer qu'elle est d'ordinaire appelée par ses compatriotes Cucinabaca? Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 183, *note*.

entretenaient une garnison dans ses murs. La ville était singulièrement située sur une sorte de promontoire bordé de *barrancas* ou de formidables ravins, à l'exception d'un seul côté, qui commandait un pays fertile et bien cultivé; car, à une élévation de cinq à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, Cuernavaca jouissait d'une exposition au midi si bien abritée par la barrière des montagnes au nord, que son climat était aussi doux que celui d'une région beaucoup plus basse.

Les Espagnols en arrivant devant la ville, limite de leur marche au sud, s'en trouvèrent séparés par un de ces vastes *barrancas* ou ravins dont nous venons de parler, et qui ressemblait à l'une de ces effrayantes déchirures assez fréquentes dans les Andes mexicaines. Les flancs rocaillieux du ravin offraient un talus presque perpendiculaire, et si stérile, qu'on n'y découvrait pas même la trace d'un cactus ou de quelque autre des plantes vivaces de ces régions dont la nature couvre ses difformités. Cependant le fond de la crevasse présentait un frappant contraste, car la plus riche végétation y semblait en serre chaude. Les grands murs de rochers qui enferment ces *barrancas* les abritent contre les vents froids des Cordillères, et réfléchissent en même temps les rayons d'un soleil vertical. C'est ainsi qu'une chaleur presque étouffante donne au sol la fertilité de la *Tierra caliente*. Sous l'action de cette température, les habitants des villes voisines obtiennent les produits végétaux que l'on ne devrait rencontrer que sur le niveau brûlant des basses terres.

Au fond du ravin on voyait un petit ruisseau qui, sourdissant des entrailles pierreuses de la sierra, bondissait dans son étroit canal, et contribuait par sa perpétuelle humidité à l'exubérante fertilité de la vallée. Ce ruisseau devenait un torrent dans certaines saisons de l'année; aussi à quelque distance au-dessous de la ville, à l'endroit où les flancs abaissés du ravin offraient un passage plus praticable, deux ponts grossiers existaient encore la veille; mais ils venaient d'être détruits tous les deux au bruit de l'approche des Espagnols. L'armée arrivée sur le bord étroit de la crevasse qu'il a séparé

de la ville, se trouva directement exposée aux traits de la garnison, que le feu des Espagnols inquiétait peu, les Indiens étant protégés par leurs retranchements.

Le général, sentant l'inconvénient de cette position, envoya un détachement pour chercher plus bas un passage par où ses troupes pussent gagner l'autre côté. Mais quoique les bords du ravin devinssent moins formidables à mesure qu'on descendait, les Espagnols commençaient à désespérer, lorsqu'un sentier se présenta tout à coup à eux, sentier où personne sans doute ne s'était hasardé encore.

Du milieu des rochers qui formaient les bords opposés de la barranca, deux grands arbres s'élançaient à une prodigieuse hauteur, et s'inclinant l'un vers l'autre, entrelaçaient leurs branches de manière à former une sorte de pont naturel. Ce fut par cette avenue aérienne qu'un Tlascalan s'imagina de passer de l'autre côté. Le hardi montagnard réussit dans son entreprise et fut suivi par plusieurs de ses compatriotes, agiles et vigoureux comme les enfants des montagnes.

Les Espagnols imitèrent leur exemple. C'était un périlleux effort pour un homme pesamment armé, de se confier à ce pont balancé par le vent, sur lequel la tête pouvait tourner, et où la moindre maladresse vous précipitait dans l'abîme béant. Trois soldats perdirent main et tombèrent. Les autres, c'est-à-dire vingt à trente Espagnols et un nombre considérable de Tlascalans, parvinrent sains et saufs sur l'autre bord (7), où ils se formèrent en toute hâte pour marcher sur la ville. A leur approche les Aztèques, occupés sur un autre point du ravin, n'auraient pas été plus surpris s'ils avaient vu leurs ennemis descendre des nuages.

Les Indiens faisaient toutefois une vigoureuse résistance, lors-

(7) Le vaillant Bernal Diaz fut un de ceux qui accomplirent ce dangereux exploit, bien que la tête lui tourna tellement, dit-il, qu'il ne savait où il allait. « Porque de mi digo que verdaderamente quando passava, q' lo vi mui peligroso, é malo de passar, y se me desvanecia la cabeça, y todavia passé yo, y otros veinte, ó treinta soldados, y muchos Tlascaltecas. » Bernal Diaz, *ubi sup.*

que les Espagnols eurent le bonheur de parvenir à réparer suffisamment un des ponts pour permettre à la cavalerie et aux fantassins de traverser la rivière, mais ce ne fut pas sans un long délai. Les cavaliers, sous les ordres d'Olid et d'André de Tapia, volèrent au secours de leurs compatriotes. Ils furent suivis par Cortés à la tête du gros de ses troupes, et l'ennemi, chassé de point en point, fut forcé d'évacuer la ville et de se réfugier dans les montagnes. Les maisons furent bientôt en flammes dans un quartier qu'on abandonna au pillage, et comme c'était un des plus opulents marchés du pays, les vainqueurs y trouvèrent l'ample dédommagement de leurs périls et de leurs fatigues. Les caciques, tout tremblants, rentrèrent dans la ville, et se présentant devant Cortés, implorèrent sa miséricorde, en rejetant, selon l'usage, tout le blâme sur les Mexicains. Satisfait de leur soumission, Cortés défendit de faire aucune autre violence aux habitants (8).

Après avoir ainsi accompli le grand objet de son expédition dans les montagnes, le général espagnol dirigea sa marche au nord pour repasser la formidable barrière qui le séparait de la vallée. La montée roide et pénible était encore rendue plus difficile par les fragments de rochers et les blocs de pierre qui encombraient les passages. Les flancs et les sommets des montagnes étaient hérissés de forêts de pins et de chênes, qui donnaient le plus sombre aspect à cette région, devenue aujourd'hui le séjour favori des bandits.

La chaleur étant accablante, et le sol pierreux naturellement dépourvu d'eau, les troupes souffraient beaucoup de la soif. Plusieurs soldats s'évanouirent en route, et quelques Indiens périrent d'épuisement (9). La direction de la marche de l'armée

(8) Pour les détails de la prise de Cuernavaca, voyez Bernal Diaz, *ubi sup.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 21. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 93. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 8. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 87. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 223-224.

(9) « Una tierra de pinales, despoblada, y sin ninguna agua, la qual y un puerto pasámos con grandissimo trabajo, y sin beber: tanto, que mu-

dut la conduire à travers le contrefort oriental du la montagne, nommé la *Cruz del Marques*, ou la Croix de Marquis, d'une grande croix de pierre élevée en cet endroit pour indiquer la limite des territoires concédés par la couronne à Cortés, comme marquis de la Vallée. Une grande partie de la route que venaient de suivre les troupes traversait le domaine princier assigné plus tard au conquérant (10).

Les Espagnols, parvenus sur ces hauteurs, purent contempler la vallée mexicaine sous un aspect qui tirait un nouveau charme du contraste des sites sauvages qu'ils venaient de parcourir. C'était une des parties les plus riantes et les plus peuplées de la vallée; nulle part les villes et les villages n'étaient aussi pressés qu'autour du lac d'eau douce. De tous les points de vue, du reste, cette région enchanteuse présentait le même aspect, la même beauté naturelle et la même culture, avec ses villas embaumées et son beau lac au centre, dont la surface sombre et polie reluisait comme un miroir, profondément enchâssé dans un cadre gigantesque de porphyre.

Le premier point d'attaque choisi par le général fut Xochimilco, « ou le Champ des fleurs, » ainsi nommé des jardins flottants qui végétaient à l'ancre, pour ainsi dire, dans les eaux voisines (11). C'était une des plus puissantes et des plus riches villes de la vallée, une des plus fidèles vassales de la couronne aztèque. Elle était, comme la capitale elle-même, construite en partie sur l'eau, et de ce côté on n'en approchait que par des chaussées étroites. La ville, comme la plupart des autres villes de la même importance dans le pays, se compo-

chos de los Indios que iban con nosotros perecieron de sed. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 224.

(10) La ville de Cuernavaca fut comprise dans le patrimoine des ducs de Monteleone, descendants et héritiers du *conquistador*. Les Espagnols, dans leur ligne de marche vers le nord, ne s'écartèrent probablement pas beaucoup de la grande route qui conduit actuellement de Mexico à Acapulco, et qui présente encore dans sa partie supérieure les mêmes traits caractéristiques qu'à l'époque de la conquête.

(11) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 187, note.

sait de chaumières ou de huttes en terre et en bambous, mêlées à quelques *téocallis* et à quelques bâtiments en pierre appartenant aux classes les plus opulentes.

En approchant de Xochimileo, les Espagnols rencontrèrent de petits corps ennemis qui, après leur avoir lancé une volée de flèches, se repliaient rapidement devant eux. Comme ils prenaient tous la direction de la ville, Cortés en conclut qu'ils se préparaient à lui résister avec des forces considérables. L'événement dépassa son attente.

S'étant avancé sur la principale chaussée, il la trouva occupée, à l'autre extrémité, par un corps nombreux de guerriers qui, postés derrière les débris d'un pont, s'apprêtaient à lui disputer le passage. Ils avaient construit des palissades pour se garantir de la mousqueterie. Mais l'eau dans le voisinage étant très-peu profonde, cavaliers et fantassins s'y jetèrent, et, bravant une grêle de traits, parvinrent aisément, ou à la nage ou à gué, jusqu'à l'atterrage près de la ville, où ils repoussèrent l'ennemi après une vive lutte. Un petit nombre d'Indiens, s'enfuyant en rase campagne, furent chargés par la cavalerie. La grande masse, poursuivie par l'infanterie à travers les rues et les carrefours, opposa peu de résistance. Cortés, avec quelques soldats, se tenait hors de la mêlée près de l'entrée de la ville, lorsqu'il fut subitement assailli par une troupe fraîche d'Indiens qui, d'une chaussée voisine, se précipitait soudain dans la place. Le général, avec son habituelle intrépidité, se jeta au milieu de ces nouveaux ennemis, dans l'espoir de les arrêter. Mais ses compagnons étaient en trop petit nombre pour le soutenir; il fut accablé par la foule des combattants; son cheval broncha et s'abattit sous lui. Atteint d'un rude coup à la tête, avant de pouvoir se relever, Cortés fut saisi et entraîné par les Indiens triomphants. Dans ce moment critique, un Tlascalan, qui vit le danger du général, s'élança comme un des ocelots de ses forêts natales au milieu des assaillants, et essaya de l'arracher de leurs mains. Deux des serviteurs de Cortés accoururent également à son secours: avec leur aide et celui du brave Tlascalan, il parvint à se re-